

Le psychanalyste, le groupe et l'inconscient : Quelle place pour être sujet ?

Saverio TOMASELLA

Psychanalyste

« *Absolument personne n'est exclu de l'être, excepté celui qui s'exclut lui-même en devenant foule.* » S. Kierkegaard, *Un point de vue*

Pour chaque individu, l'accueil des manifestations de l'inconscient est un exercice ardu, souvent perturbé ou empêché par l'ampleur de nos refoulements et nos participations complaisantes aux croyances communes du consensus social, aujourd'hui largement médiatisées. Cette difficulté est décuplée dans un groupe : la rencontre des inconscients individuels ne crée pas forcément un ***inconscient groupal***, même si on peut en faire l'hypothèse, mais elle complexifie encore plus la lecture de ses manifestations et se complique encore des transferts plus ou moins visibles entre ses membres ou envers ***l'idéal du groupe***. Comment le psychanalyste peut-il s'y repérer, un tant soit peu.

J'essaierai de poser quelques jalons et de proposer quelques pistes pour commencer à y réfléchir ensemble...

Un préalable éthique me semble nécessaire. Il consiste non seulement à éviter toute forme de généralisation, mais surtout comme l'affirmait Maria Torok, à « se méfier comme de la peste de tous les terrorismes intellectuels. » Plus exactement encore, elle écrivait à René Major le 23 décembre 1981 une lettre intitulée *Catastrophes* dans laquelle elle précisait : « Dans le monde psychanalytique, on se trouve devant des théories ou des systèmes qui s'imposent en tant qu'autorités. C'est en tant qu'autorités que ceux-ci cherchent à s'infiltrer dans le processus psychanalytique. Un psychanalyste élabore un système et le transmet lors du transfert à son patient. La vigilance critique de ce dernier en souffre, puisque la théorie s'impose pendant que le processus primaire domine. La spécificité de la psychanalyse transmise ainsi sera l'incorporation de l'endoctrinement. Existe-t-il un remède à cette catastrophe créée et perpétuée par la psychanalyse ? »

1 QUELLES SONT LES THÉORIES PSYCHANALYTIQUES SUR LE GROUPE ?

Sigmund Freud aborde la question des groupes sociaux dans plusieurs de ses textes : *Totem et tabou* (1913), *Psychologie des foules et analyse du moi* (1921), *L'avenir d'une illusion* (1927), *Malaise dans la culture* (1929), *Moïse et le monothéisme* (1939). Les développements ultérieurs de ce type de recherches verront le jour après la Seconde Guerre Mondiale.

L'ÉCOLE BRITANNIQUE

1.1 Les représentations du groupe

Selon Wilfred R. Bion¹, l'appartenance d'un individu à un groupe déforme les modalités de son expression personnelle : elle passe à travers le filtre de ce qui est dicible dans le groupe et recevable par ses membres. Ainsi l'expression individuelle devient-elle l'affaire du groupe.

Le paradoxe réside dans la croyance tenace que chaque membre, quand il parle, le fait en son nom propre, alors qu'en tant que participant, c'est aussi et surtout **au nom du groupe** qu'il s'exprime.

La conséquence première de ce phénomène, qui touche chacun à son insu, concerne :

- ✓ La difficulté du groupe à accepter les différences personnelles entre ses membres ;
- ✓ La propension pour chaque membre à ressentir ces différences comme une menace potentielle contre sa propre intégrité.

Chaque groupe serait ainsi régit par une « mentalité » propre. Cette **mentalité du groupe** correspond à l'ensemble de représentations peu ou pas conscientes qui s'imposent à ses participants, comme autant de règles à respecter pour en être un membre légitime. Plus profondément, elle correspond à l'**agrégation des défenses** de chacun des participants face aux angoisses qui naissent de toute tentative d'évolution, vécue comme un danger. D'après Bion, l'organisation inconsciente du groupe autour d'un système de représentations, qu'il appelle mentalité, est proposée par un binôme, de même sexe ou de sexe différent, posant « l'hypothèse de base » à partir de laquelle s'organise le fonctionnement grégaire.

Bion propose trois **hypothèses de base** génériques.

- ✓ La *dépendance* : l'objectif premier est la réalisation, l'affirmation et la pérennisation de l'appartenance au groupe.
- ✓ L'*attaque-fuite* : l'organisation se construit sur la base de l'exclusion de tout élément étranger au groupe.
- ✓ Le *couplage* : le rassemblement se fait autour d'un couple (lui-même constitué sur la base d'une attirance sexuelle réciproque) considéré comme incarnation d'un modèle parental ou familial idéal.

1.2 Les tensions dans le groupe

¹ BION W. R., (2002), *Recherches sur les petits groupes*, PUF.

Le modèle de fonctionnement du groupe, ressenti comme volonté unanime, est la première source de souffrance individuelle, du fait qu'il entre en *conflit* avec les désirs personnels de chacun. Souvent sans le vouloir, parfois délibérément, les participants cherchent à mettre mal à l'aise toute personne qui propose une nouveauté.

Du coup, se sentant en danger face aux désirs de transformation, le groupe est mû par « la haine de tout apprentissage par l'expérience ». Il masque alors ce sentiment difficile à exprimer et à élaborer par un prétendu « savoir d'instinct, sans évolution et sans apprentissage ».

Une autre source de tension réside dans l'harmonisation difficile entre la vie affective du groupe (émotions et sentiments) et sa capacité de discernement (prises de conscience, réflexion). L'une et l'autre sont liées de façon diachronique : l'élaboration (la mise en mots des affects) ne se réalisant que dans l'après-coup. Une situation de souffrance ou de doute peut ainsi survenir dans cet entre-temps (laps de temps qui sépare le vécu de sa symbolisation), ou dans la fixation à un mode de fonctionnement (par exemple uniquement rationnel) ou à un autre (uniquement affectif), plutôt que d'accepter un va et vient naturel entre les deux.

L'apport original de Bion se situe dans la comparaison entre la relation de l'individu au groupe et celle du nourrisson à sa mère. La vie au sein d'un groupe provoque, par le biais de processus inconscients de *régression*, des mécanismes archaïques de défense comme l'angoisse de persécution, le clivage ou l'idéalisation. Ainsi en va-t-il de l'adulte qui devient partie prenante de la vie affective d'un groupe déjà constitué : le nouvel entrant doit faire face à « une perte momentanée de perspicacité, avec une impuissance face à des sentiments violents incompréhensibles ». L'inconfort qui résulte de son arrivée au sein du système engendre de part et d'autre des phénomènes persécutifs. Ceux-ci sont soulagés, ponctuellement et seulement de façon provisoire, par le recours à la plaisanterie, à la dépréciation, ou en sens inverse à la survalorisation (éloge factice).

1.3 Les modes d'équilibrage

Face aux conflits internes nés de la proposition d'évoluer émise par l'un des membres du groupe, une des façons courantes de réagir de la part du système est de favoriser un schisme donnant naissance à deux sous-systèmes : l'un majoritaire défend le *statu quo*, l'autre minoritaire promeut l'innovation.

Le passage du savoir préformé à l'*apprentissage par l'expérience* opère par l'acceptation de la *dépression*. Un groupe qui n'autorise pas la déprime à ses membres est un système qui risque tôt ou tard de se fossiliser. Seule l'acceptation des moments dépressifs de l'ensemble ou de chacun des participants permet d'explorer les limites des représentations du groupe (mentalité et hypothèse de base notamment) et, individuellement, de se situer face à son désir et aux frustrations qu'implique la présence des autres avec leurs propres désirs.

L'apprentissage par l'expérience, au plus près de ce qui est vécu, et donc la transformation du groupe, son évolution, deviennent possibles lorsque le groupe a confiance dans les réussites et les échecs, les hauts et les bas de chacun de ses membres.

L'école française

Le « nous » est une résistance du sujet » affirmait Jacques Lacan. Les recherches des psychanalystes français confirment et complètent cette proposition.

Les forces du groupe et leur sens

Didier Anzieu admet qu'il existe deux modèles de référence pour l'étude de la dynamique des groupes : celui de Kurt Lewin et celui issu de la psychanalyse. Il critique l'approche de Lewin tant sur l'aspect de l'analyse des résistances au changement que sur celui du diagnostic. Selon lui, l'explication dynamique « ne considère le groupe que comme un système de forces, alors que l'explication psychanalytique opère à la fois en termes de force et de sens », notamment grâce à une exploration de l'imaginaire du groupe. Ainsi, le dynamisme de Lewin ne ferait que renforcer les défenses des membres contre les pulsions inconscientes du groupe : le résultat serait alors superficiel (changements de rôles, optimisation de la communication et du travail en équipe) et peu durable : une perturbation endogène ou exogène d'un nouveau type viendra troubler la nouvelle économie du groupe, sans que celui-ci n'ait appris comment se transformer pour y répondre. Le risque serait alors de créer une *idéologie* du « bon chef » et du « bon groupe » (moi idéal du groupe) aliénante pour ses membres.

Le groupe comme défense contre l'inconscient

La question principale est de cerner sur quoi et comment s'est fondé le groupe, ce que D. Anzieu appelle le « fondement de la groupalité »². Cette approche s'appuie sur l'écoute des perceptions, des affects et des fantasmes inconscients des membres. Ce qui amène Anzieu à parler de « soi de groupe », comme réalité psychique transpersonnelle : « Ce soi est imaginaire, il est le contenant à l'intérieur duquel s'active une circulation fantasmatique et identificatoire entre les personnes. » L'économie du groupe en découle, *a fortiori* les processus distingués par les psychosociologues (conflits internes, attractions/répulsions, consensus) qui se révèlent être l'expression des résistances et des défenses inconscientes : « Le climat d'un groupe, ses productions, ses blocages sont liés aux résonances ou aux discordances fantasmatiques entre ses membres ou entre ses sous-groupes. »

Le rêve et la « psyché de groupe »

² Voir plus bas l'*archéogenèse* du groupe.

Née dans les années 1960-70, la recherche psychanalytique française sur les groupes s'oppose à la culture puriste des milieux psychanalytiques officiels de l'époque qui voulaient préserver à tout prix un « idéal de la cure type », ce qui aurait mené la psychanalyse à s'éteindre peu à peu, faute de renouvellement. La question est alors de chercher une réponse psychanalytique aux nouveaux malaises de l'être humain dans la civilisation postmoderne. Pour Didier Anzieu, Jean-Bertrand Pontalis et René Kaës, il existe un inconscient de (et dans le) groupe. Le fonctionnement groupal et son recours à l'autoréférence seraient une défense contre l'acceptation des processus inconscients qui y sont à l'œuvre. Ils en arrivent à poser l'existence d'une « illusion groupale » : tout groupe se réfère, à son insu, à une illusion, une croyance, un mythe qui fonde sa cohésion apparente.

Trois hypothèses structurent leurs recherches :

- ✓ Pontalis (1963) : le groupe a valeur d'*objet psychique* pour ses membres, qui l'investissent de pulsions et représentations inconscientes.
- ✓ Anzieu (1966) : comme le rêve, le groupe est un *espace psychique* qui permet la réalisation imaginaire de désirs infantiles ou actuels ; de ce fait, tout groupe se construit sur un fantasme sous-jacent, qui le spécifie.
- ✓ Kaës (1970) : le groupe existe en tant que réalité psychique singulière et possède un *appareil psychique* groupal qui régule l'ensemble grâce à des organisateurs fantasmatiques inconscients, ordonnant la relation de l'individu avec l'ensemble.

René Kaës affirme en 1999 : « L'invention psychanalytique du groupe a été une réponse aux grandes ruptures de la modernité : elle s'inscrit dans une représentation anthropologique qui élargit ou estompe les limites de l'identité ; c'est en quoi elle propose un traitement de la souffrance moderne. [...] Au moment où la psychanalyse se dit en crise, voici un domaine - la pratique psychanalytique de groupe - en plein essor créatif, apte à prendre en considération les souffrances de nos contemporains, capable aussi d'assumer sa part dans le travail critique que la psychanalyse doit périodiquement effectuer sur ses propres énoncés³. »

Serge Tisseron a exprimé dans plusieurs de ses ouvrages que le groupe se forme à partir de ce qui fait difficulté d'élaboration psychique pour chacun des membres qui le constituent. Parfois, le groupe repose sur de vraies impasses de symbolisation. Les groupes se créent alors sur ce qu'ils taisent, sur un *secret fondateur*, souvent inconscient.

La tâche du psychanalyste, quand le groupe le souhaite, est de l'aider à explorer ses affects et représentations (manifestes et latents), afin de découvrir sur quels

³ ANZIEU D., (1999), *Le groupe et l'inconscient*, Dunod, préface.

fondements il se constitue sans cesse. Un groupe est un corps vivant qui n'en finit pas de se construire tout en se détruisant. Comme Jacques Derrida l'a souligné lors *des Etats généraux de la psychanalyse* à Paris en juillet 2000, reste à interroger quelle part de cruauté est immanquablement à l'œuvre au sein de tout groupe, et - sans la nier ou la minimiser - l'élaborer un peu plus, pour que les dérives totalitaires ou fanatiques soient jugulées à temps et transformées : ainsi, peut-être, les horreurs du XXème siècle ne seront plus qu'un très mauvais souvenir...

Quelques repères supplémentaires...

Les classiques psychanalytiques sont valables pour écouter et étudier un groupe.

- ✓ Les deux topiques freudiennes : « inconscient – préconscient – conscient » et « ça – moi – surmoi ».
- ✓ Le nœud borroméen lacanien : « réel – symbolique – imaginaire ».
- ✓ Le « bon objet » versus le « mauvais objet » du groupe ou dans le groupe, selon Mélanie Klein.

En dehors de ces schèmes directeurs, je propose trois autres voies d'exploration des dynamiques inconscientes et conscientes du groupe, autant que des interrelations des membres dans le groupe, au sein des dynamiques du groupe.

L'archogenèse

L'archogenèse désigne la constitution des fondements structurels d'un système culturel institué, que la finalité de ce système soit culturelle, économique, sociale, politique ou religieuse. La mise en évidence de ces fondements correspond à l'étude historique et sémantique des origines et des développements d'une mythologie, personnelle, familiale ou institutionnelle. *L'archogenèse* correspond principalement à la *mythogénie* propre à chaque groupe, *i.e.* à la création de ses mythes fondateurs. L'adjectif « mythophore » indique la capacité, pour un groupe, à être porteur d'une mythologie singulière.

Il est possible de parler de *paradigme* propre à chaque groupe, plutôt que de mythologie. La même recherche sur *l'archogenèse* d'un groupe est possible en parlant de *paradigme* et non de mythologie. Toutefois, je préfère employer la notion de mythologie pour ouvrir la réflexion à toute la dimension imaginaire et symbolique dont sont porteurs les mythes.

L'espace de subjectivation

La symbolisation est un mouvement d'élaboration propre à la vie humaine : la pensée naît de la *rencontre du corps et de la relation* (à soi, au monde et à autrui), par et dans le langage.

Il me semble nécessaire de situer les processus psychiques dans un *espace de subjectivation*, au sein duquel le sujet réalise une mise en forme spécifique de sa pensée.

La littérature psychanalytique mentionne quatre principaux types de processus psychiques :

✓ *Originnaire*

Dans l'œuvre de Piera Aulagnier, les « processus originaires » désignent les premiers mouvements de représentation chez le nourrisson⁴. A partir de sa relation à l'environnement dans lequel il vit, le bébé va peu à peu imaginer-symboliser ses premiers ressentis : par exemple le plaisir et le déplaisir, le vide et le plein, le besoin et la satiété, le dedans et le dehors (soi et hors soi). Il le fait à l'aide de « pictogrammes ». Chaque *pictogramme* correspond à un éprouvé particulier : il se construit à partir d'une information sensorielle, il est l'image d'un vécu corporel.

Un pictogramme est à la fois le *représenté* (image correspondant à l'objet) et le *représentant* (la fonction de représentation).

✓ *Primaire*

Selon Freud, les processus primaires appartiennent au système *inconscient*. L'énergie psychique qui les sous-tend est libre, ou non liée, facilitant le passage spontané d'une représentation à une autre, par condensation ou déplacement. Ces processus sont sous l'influence de ce que Freud nomme « principe de plaisir ».

Pour Aulagnier⁵, les processus primaires concernent surtout les « représentations de chose » et sont de l'ordre du *fantasme*.

✓ *Secondaire*

D'après Freud, les processus secondaires dépendent du système *préconscient-conscient*. L'énergie est « liée ». Les représentations présentent une certaine stabilité, du fait d'une satisfaction reportée à plus tard, par une prise en compte du « principe de réalité ».

Aulagnier⁶ situe dans les processus secondaires la capacité d'émergence de ce qu'elle appelle le « Je » : expression du sujet dans le champ des « représentations de mot » et donc du langage. Tel serait le domaine de l'*énoncé*.

✓ *Tertiaire*

⁴ AULAGNIER P., (1975), *La violence de l'interprétation*, PUF.

⁵ AULAGNIER P., *opus cit.*, p. 48 et suiv.

⁶ *Ibidem*.

En 1972, André Green propose le concept de « processus tertiaires », pour dépasser une limitation de la théorie freudienne devenue, selon lui, une « impasse clinique »⁷. D'après Green, Freud en proposant comme visée à la cure psychanalytique de transformer les processus primaires irrationnels et inconscients en processus secondaires rationnels et conscients a poussé la psychanalyse du côté de l'intellectualisation et de la mentalisation, compromettant les possibilités de guérison et d'épanouissement du patient. À son avis, la psychanalyse cherche plutôt à développer les processus tertiaires ou *intermédiaires*, qui permettent un va et vient élaboratif fluide entre les processus primaires et les processus secondaires⁸. En lien avec le langage, ils constituent un ensemble de *transitions* et de *transformations* caractéristiques de la mobilité psychique, qui favorise la créativité, l'invention, le jeu.

Ces processus de représentation s'effectuent au sein d'un *espace en soi*, aire personnelle de la réalité psychique du sujet, donc lieu de mise en forme de sa pensée.

✓ *Espace de subjectivation*

L'espace de subjectivation est le *lieu interne de formalisation subjective de la représentation*, qu'elle soit de type pictogrammique, primaire, secondaire ou tertiaire⁹. Tous les processus de représentation du vécu personnel sont à l'œuvre dans l'expression de la subjectivité. Ils nécessitent une *matrice* dans laquelle ils peuvent prendre corps et être élaborés, pensés, sous toutes les formes de la symbolisation (verbale, imagée, affective, sensori-motrice). Cette matrice, enveloppe et contenant, est le corps spécifique du sujet : non tant le corps réel que le *corps vécu*, le corps pris dans la relation¹⁰ aux autres et à l'Autre¹¹, corps senti et imagé, en cours de symbolisation par le langage humain : parole partagée, échangée, restituée.

L'espace de subjectivation est un espace suspensif, spéculatif, réflexif...

- Suspensif, puisque pour penser il est nécessaire de se retirer, de prendre de la distance ou du recul, de se poser, de se tenir hors temps (hors champ).

⁷ Voir GREEN A., « Notes sur les processus tertiaires », 1972, ainsi que *Le discours vivant*, PUF, 1973, et *Le langage dans la psychanalyse*, Les Belles Lettres, 1984.

⁸ Cf. les « phénomènes transitionnels » chez WINNICOTT, *Jeu et réalité*. Voir également la description claire qu'en donne S. TISSERON dans *Y a-t-il un pilote dans l'image ?* Aubier, 1998, pp. 30 à 34.

⁹ Cf. « l'appareil à penser les pensées » de W. Bion.

¹⁰ Cf. « L'image inconsciente du corps » proposée par F. Dolto, *Au jeu du désir*, Le Seuil, 1981 et *L'image inconsciente du corps*, Le Seuil, 1984.

¹¹ L'Autre, pour J. Lacan, le « grand autre », est le « trésor des signifiants » du sujet. Ce serait l'ensemble des constituants symboliques et des identifiants qui le déterminent. Il appartient au champ du langage. Lacan disait, par exemple : « L'inconscient, c'est le discours de l'Autre. »

- Spéculatif, car spéculer c'est méditer, étudier, mais aussi se mettre en miroir. Le passage par le spéculaire est le moment constitutif de l'enfance qui permet la naissance du moi (c'est-à-dire principalement la pensée sur soi-même) et la construction du Je¹².
- Réflexif, du fait que le moi pensant se réfléchit dans l'autre, façonne l'image de lui renvoyée par autrui : la pensée fait retour sur elle-même par des mouvements de va et vient introspectifs et rétrospectifs.

Reste alors à repérer comment les conditions et les potentialités de subjectivation de chaque membre peuvent tantôt se conjuguer et se compléter, tantôt se contrarier ou s'opposer au cœur de la dynamique du groupe...

Fantasme ou fantaisie ?

Loin de l'usage courant, un *fantasme* désigne une fiction, un montage imaginaire. Sa fonction est protectrice pour le sujet, au moins dans l'instant où il est constitué. Souvent, une fois son « utilité » dépassée, le fantasme se fige. Il peut même s'inscrire comme déterminant psychique et sembler constituer l'identité du sujet. Le propre du fantasme est d'échapper au réel, d'exclure la réalité et, fréquemment, la possibilité de contact avec la réalité. Souvent le montage fantasmatique prend la forme d'un scénario imaginaire au centre duquel se place le moi. Au fond, tout fantasme est une illusion.

Au contraire, la *fantaisie*, mise en œuvre dans la création ou dans le jeu, est tout autre chose. La fantaisie, comme le rêve, est un mouvement de l'être profond¹³. Ainsi, l'imaginaire désigne les leures de l'activité fantasmatique coupée du réel, alors que l'imagination est du domaine de la fantaisie et du rêve, propices à l'inventivité et à la symbolisation.

De surcroît, le fantasme est ce qui surgit dans le réel pour le faire disparaître et « maintenir le *statu quo* »¹⁴. Il est possible de repérer quatre grandes familles de fantasmes.

- Les *fantasmes spontanés* : ils sont « compensatoires » et viennent combler un « vide de sens », lors d'une expérience de plaisir ou de déplaisir. Ils constituent les premières constructions imaginaires de l'enfant.
- Les *fantasmes réactifs* : ils sont « défensifs » et se constituent à la suite d'une expérience douloureuse, parfois traumatique, qui fait effraction. Ils obnubilent souvent l'attention du sujet, dans sa difficulté à comprendre ce qui lui est arrivé.

¹² Cf. J. LACAN J., (1966), *Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je*, Écrits, Le Seuil, 1966.

¹³ Si le fantasme est leurre et illusion, la fantaisie est voisine du rêve dans sa fonction inspiratrice et libératrice. Lire WINNICOTT D., (1975), *Jeu et réalité*, Gallimard, pp. 40-54.

¹⁴ ABRAHAM N., TOROK Maria, « Deuil ou mélancolie », *L'écorce et le noyau*, 1987. « Tout fantasme est refus d'introyecter et négation d'une lacune », p. 263.

Ils peuvent être à l'origine de cauchemars, de ces « mauvais rêves » qui font remonter à la mémoire des épisodes difficiles du passé.

· Les *fantasmes proactifs* : ils sont « offensifs » puisqu'ils viennent faire barrage à une réalité personnelle difficile à admettre. Ils peuvent facilement se répéter à l'infini et engendrer un besoin compulsif de rituels.

· Les *fantasmes obligés* : ils sont induits par la mythologie d'un groupe et souvent imposés (notamment dans une famille ou une entreprise). Une conception rudimentaire de la sexualité dans les familles triviales, une conception haineuse de la femme dans les clans machistes, le mépris des employés... La croyance d'une prédestination divine, d'une origine supérieure, d'une valeur extraordinaire ou, au contraire, d'une décadence inévitable, d'une infamie héréditaire, etc. font partie de ces fantasmes légués par l'environnement.

Pour résumer, il est possible de définir le fantasme comme une production artificielle dont le but est de camoufler la réalité. Il s'agit d'un montage protecteur¹⁵ à l'origine de nombreuses « fausses croyances » qui peuvent tenir lieu de certitudes. La fabrication de fantasmes peut alors conduire à se construire une personnalité imaginaire sur-adaptée, que les psychanalystes anglo-saxons appellent « *faux soi* » ou « *personnalité comme si* ».

Là encore, les conflictualités psychiques fantasmatiques de chaque participant vont entrer en collision pour s'agglomérer, s'agglutiner, donc se renforcer, ou sinon se confronter, voire se combattre, sans oublier que le groupe lui-même secrète ses propres fantasmes groupaux.

POUR CONCLURE

D'où vient, pour chaque sujet, ce besoin de s'intégrer dans un groupe ? S'origine-t-il dans une recherche de confort et de facilité par délégation de son discernement ? Sans compter les relents illusoire de fusion ou de béatitude familiale, que tout groupe entretient plus ou moins ? Sans oublier non plus que ce besoin se heurte au caractère inéluctable d'exclusion par lequel tout groupe s'agrége et se plaît à fonctionner.

Le groupe laisse-t-il donc vraiment une place à chaque membre pour être ou devenir sujet ?

¹⁵ Maria Torok précise que le fantasme est une résultante imaginaire à ce qui fait irruption dans le vécu intérieur du sujet, qui fait l'expérience d'un « hiatus dans sa continuité ». Voir « Le fantasme », *Une vie avec la psychanalyse*, p. 76 à 91, et notamment : « Là où il y a fantasme, il y a refoulement. [...] Les fantasmes comme les mythes sont là pour faire écran devant une réalité amère. Les fantasmes s'efforcent de toute leur puissance de parure de couvrir le drame, d'en assourdir le bruit. » (p. 91)

D'autant que l'autre nous happe surtout là où il n'est pas, dans ce lieu psychique obscur où il n'est pas encore conscient. Comment ne pas plonger dans les difficultés de l'autre, surtout lorsque le groupe nous impose son *tempo*, son rythme, son air et sa chanson ? Peut-être déjà en continuant à interroger ses membres, à partir de questions simples : Que se passe-t-il là pour toi ? Que veux-tu ? Que cherches-tu ? Que ressens-tu ? Que penses-tu ?

L'enjeu est, chaque fois, de sortir de l'idéalisation pour être en relation avec des êtres réels dans des relations réelles. Cela n'est possible que si le psychanalyste ne se pose pas en « maître à savoir » : nous sommes tous des psychanalystes très imparfaits. Il est alors indispensable de laisser toutes les théorisations, abstractions et volontés de puissance, qui venaient faire barrage aux angoisses face à la finitude et à la *fragilité*.

La sagesse serait d'abord de ne pas vouloir trop pour l'autre ou pour le groupe, de ne pas vouloir absolument les changer pour les façonner selon nos fantasmes les plus chers ou les plus féroces : laissant enfin l'espace et le temps au sujet pour que la créativité et l'inventivité soient présentes à chaque rencontre.